

LE DOSSIER DE PRESSE DE VOYAGE AU CONGO

(suite ¹)

240-XVII-13

ROBERT DE SAINT JEAN

(*La Revue hebdomadaire*,

36^e année, n^o 47, 19 novembre 1927, pp. 358-64)

DEUX TÉMOIGNAGES SUR LES COLONIES :
LAS CASAS ET ANDRÉ GIDE

Il suffit d'un bon livre pour attacher le grelot et de deux pour créer une mode. Après la saison « Orient-Occident » et la journée « Saint Thomas d'Aquin », verra-t-on des spécialistes improvisés et des enquêteurs hâtifs rebattre les oreilles publiques des problèmes coloniaux ? Ce débat en vaudrait un autre, et, pour ma part, je ne vois pas d'inconvénient si Mme Aurel, qui a déjà consacré un de ses jeudis au docteur Angélique, en donne un autre à Savorgnan de Brazza. On peut prédire, sans être grand

1. Dans ses n^{os} 19 (juillet 1973) à 74/75 (avril-juillet 1987), le BAAG a ouvert les « dossiers de presse » de 18 œuvres de Gide et reproduit plus de 200 articles. L'entreprise sera continuée : elle l'est aujourd'hui avec ces deux articles sur le *Voyage au Congo*, qui s'ajoutent aux 12 publiés dans nos n^{os} 58, 59, 60 et 65. Rappelons que nous affectons chaque article d'un numéro dont les trois segments indiquent, le premier le numéro d'ordre dans l'ensemble des « Dossiers », le deuxième (en chiffres romains) le numéro du dossier et le troisième le numéro d'ordre dans le dossier. Ainsi la numérotation 240-XVII-13 de l'article de Robert de Saint Jean signifie qu'il est le 240^e article reproduit, et le 13^e du XVII^e dossier consacré au *Voyage au Congo*. Nous publierons prochainement la table et les index (auteurs et périodiques) de l'ensemble.

clerc, que le témoignage de M. Marcel Brion ² et celui de M. André Gide ³ engendreront toute une littérature de choses vues et d'examens de conscience. Le père des Indiens et l'ami des noirs ne jurent pas l'un à côté de l'autre, tous deux, malgré les différences qui les séparent dans le temps et dans l'espace, dirigent nos regards vers le même tour d'horizon.

[Pp. 358-62 sur le livre de Marcel Brion.]

Après le journal de bord de son *Voyage au Congo*, M. André Gide vient d'écrire un article sur « la détresse de notre Afrique équatoriale ⁴ » où il développe les critiques éparses dans son livre. Il commence par poser que « les intérêts moraux et matériels des deux peuples des deux pays, j'entends le pays colonisateur et le pays colonisé, s'ils ne sont pas liés, la colonisation est mauvaise ». Ce principe excellent attire l'applaudissement général : c'est peut-être la preuve qu'il se perd dans la vague. Prenons, par exemple, les intérêts moraux des indigènes. On n'hésite pas à souhaiter qu'ils marchent de conserve avec ceux de la France : encore faudrait-il savoir où ils se trouvent ? Montre-t-on plus de générosité en forçant le petit sauvage à apprendre à l'école les rudiments d'un laïcisme confus, ou en le laissant à ses superstitions et à ses idoles ? Les intérêts matériels, pour être moins malaisés à éclaircir, sont parfois difficiles à définir : le progrès consiste-t-il à arracher le noir à sa case pour l'enfermer dans une usine ? On regrette de voir M. André Gide arrêter à mi-chemin son examen et s'en tenir tout bonnement à certains postulats. Son silence semble trahir ici la démarche d'une pensée réaliste qui a voulu partir de ce qui est donné, et non pas remonter jusqu'aux sources, afin d'aboutir à un résultat. « Je sais qu'il est des maux inévitables... Aucun progrès, dans certains domaines, ne saurait être réalisé sans sacrifices de vies humaines... » On croit entendre la voix de Las Casas.

L'illusion continue, et n'est-ce pas un écho aux paroles du grand réformateur que cette affirmation : « Le mal dont je m'occupe ici empêche le progrès d'un peuple et d'un pays, il ruine une contrée pour le profit de quelques-uns... » Il s'agit du régime des concessions, consenti en 1899 dans des conditions qui, à l'époque, ont été favorables : mais cette époque est révolue. Des capitaux offraient de fertiliser un pays en friche, et l'on pouvait estimer utile d'accorder le second au premier. Mais l'expérience a condamné les procédés d'exploitation ; les gouverneurs eux-mêmes ne cachent pas leur sentiment à ce sujet : ils ne sont pas plus écoutés que les fonctionnaires qui appuyaient les rapports de l'évêque es-

2. *Bartholomé de Las Casas* (au Roseau d'or, Plon éditeur).

3. *Voyage au Congo* (à la librairie Gallimard).

4. *Revue de Paris* du 15 octobre.

pagnol. Il faut donc qu'une influence cachée et toute-puissante s'exerce dans la métropole en faveur de privilèges non défendables : c'est à Paris qu'il faut se faire entendre. (Tout de même Las Casas frappait-il à la tête.) M. André Gide ne s'alarme-t-il pas excessivement lorsqu'il redoute qu'on étrangle sa voix, qu'on « torpille » son livre ? Les injures qu'on lui a adressées pâlisent à côté des calomnies et des menaces dont fut abreuvé le père des Indiens...

Ces concessions congolaises forment, notons-le avec l'auteur, une espèce à part, nuisible, qu'il ne faut pas confondre avec l'espèce bienfaisante des autres concessions. Non seulement d'immenses terrains, jamais explorés, ainsi que leurs produits naturels furent donnés par le gouvernement, mais des habitants furent compris dans ce cadeau. Aussi le concessionnaire s'arrogea-t-il le droit d'asservir les indigènes, et de rétribuer leur travail au taux choisi par lui, qui n'est pas loin de zéro. C'est par cet état, fondé sur l'injustice et le désordre, que le régime en vigueur dans l'Afrique équatoriale mérite l'examen le plus rigoureux à la veille du renouvellement des concessions.

Cette question, comme le remarque M. André Gide, n'est l'apanage d'aucun parti ; néanmoins une politique digne de ce nom, de droite ou de gauche, je l'ignore, mais réaliste, devrait s'estimer obligée de prendre en mains la cause de l'Afrique équatoriale. Nul informateur ne la renseignerait plus sûrement que M. André Gide et, d'une façon générale, personne ne lui apprendrait mieux que la critique se tient au seuil de tout art, et même de l'art de légiférer.

241-XVII-14

FIRMIN VAN DEN BOSCH

(*La Revue catholique des idées et des faits*,
7^e année, n° 24, 2 septembre 1927)

ANDRÉ GIDE AU CONGO ⁵

Dernièrement, à propos de littérature de voyages, je donnais, ici, la préférence sur les voyageurs-romanciers, aux vrais voyageurs, sachant voyager, et joignant au scrupule d'une observation exacte et directe, le don d'évocation. Comme M. André Chevrillon, M. André Gide est de ces voyageurs-là : il sait voir, saisir dans un paysage ou dans une scène

5. André Gide, *Voyage au Congo*, Éditions de la Nouvelle Revue Française.

de mœurs, la note essentielle, l'aspect qu'il importe de retenir. Et pour être sommaire et sobre, sa peinture n'en est que plus frappante et plus pé-né-trante... Vous souvenez-vous du *Désert*, de Pierre Loti — et combien on s'émerveilla qu'un écrivain pût intéresser le lecteur, au long cours de trois cent cinquante pages, à la description d'un « infini de sable ». Sans doute le désert est plus varié que le vulgaire s' imagine ; et pour celui qui le traverse et le contemple d'un œil d'artiste, il réserve d'incomparables surprises ; encore importe-t-il que le voyageur découvre ces surprises et possède en lui les ressources spirituelles requises pour les refléter dans son œuvre. Ce fut là le secret de Loti. Et de là vint à son œuvre le plus retentissant succès. Pour la première fois, on voyait et, mieux encore, on vivait le désert.

Le Congo est un « sujet » non moins ingrat que le désert.

Naviguer de longs jours sur un fleuve aux rives souvent monotones, traverser des forêts aux végétations également inextricables, visiter des villages aux identiques topographies et y être reçu par le même cérémonial de tam-tam ; s'entretenir avec des administrateurs aux mentalités peu diversifiés — que voilà donc de médiocres éléments pour un carnet de voyage qui soit en même temps une œuvre d'art !

Pour discerner dans cette forêt vierge d'impressions le trait caractéristique, celui qui synthétisera et symbolisera, il fallait l'éminente faculté de choix de M. André Gide et aussi sa maîtrise picturale, toute en petites touches menues, étincelantes, à facettes imagées. Nulle grandiloquence exclamatoire n'était ici à sa place. On ne refait pas, sans ridicule, à l'usage du Congo, l'*Itinéraire* de Chateaubriand ! Le ton adopté est celui qui s'indiquait, un ton familier, plein de laisser-aller, d'imprévu et de cette ingénuité un peu rouée qu'affiche volontiers M. André Gide. C'est elle qui l'a transformé en chasseur passionné de papillons, dont le vol diapré est comme le sourire de ses dures randonnées sous le soleil implacable ou la pluie déprimante. Et c'est elle encore qui le rend indulgent pour le coussinet de feuilles, dont les négresses se ceignent les reins, et à propos duquel il remarque que c'est là une coutume qui ressemble singulièrement au « pouf » ou tournure à la mode vers 1880. Et lorsque le mal de mer secoue de ses spasmes le voyageur, ne cherche-t-il pas querelle à la mémoire de sa mère pour ne l'avoir couché dans son enfance que dans des lits fixes, alors qu'en prévision des futures traversées, il faudrait bercer les enfants « dans des appareils profondément bousculatoires » ! Ce mélange de naïvetés, pour ne pas dire de puérités, à de larges et émouvantes impressions de nature — quelle admirable page par exemple que celle où M. André Gide nous fait participer à l'oppression angoissant que la forêt tropicale fait peser sur lui — tient peut-être du procédé ;

mais elle a l'avantage certain d'alléger et d'animer un récit voué, par son objet même, à la monotonie descriptive. Dans un voyage sans événements, il faut bien que le narrateur, pour varier sa narration, crée lui-même des incidents et mette en scène sa propre psychologie.

Je n'ai pas à me faire juge du procès que M. André Gide fait à l'administration du Congo français, mais il m'est permis de constater que par comparaison et par opposition, ses remarques et observations sur l'administration du Congo belge sont de nature à flatter notre amour-propre national.

Bref, le *Voyage au Congo* de M. André Gide est un livre hautement intéressant. Et puis, c'est un bain de nature dont l'art de M. Gide a si besoin. Si d'avoir mené son « lyrisme ambulatoire » et d'avoir longuement savouré « l'ivresse de santé » à travers une contrée primitive pouvait guérir l'art de M. Gide de sa propension morbide pour les formes extrêmes et honteuses d'une civilisation en décadence, il n'y a pas que la morale, mais aussi la littérature qui y gagnerait.

vient de paraître

ANDRÉ GIDE

L'Oroscope

ou

Nul n'évite sa destinée

Scénario inédit

Édition présentée

par

DANIEL DUROSAY

Ce joli livre reproduit en fac-similé les vingt pages autographes avec, en regard, la transcription du texte de la lettre du 1^{er} juillet 1928 de Gide à Marc Allégret, qui contiennent le scénario inspiré des Mille et Une Nuits. Longue postface qui précise la genèse et l'intérêt du texte.

JEAN-MICHEL PLACE — PARIS

Un vol. br. 21,5 x 14,5 cm de 95 pp., ach. d'impr. 5 mai 1995,
tiré à 1001 ex. dont 78 numér., 100 F. ISBN 2-85-893-249-2.